

Conférence de Maurice BELLET

Retranscription

Myriam TONUS : Ma première question est fort simple, Maurice BELLET, pourquoi est-il si essentiel de remonter en amont des savoirs, en amont de ce qu'on appelle facilement et spontanément la culture, quand on parle d'éducation ?

Maurice BELLET : Avant de répondre à votre question, je voudrais évoquer un mot de Monsieur VANDENSCHRICK, tout à l'heure, quand il a dit que la question, celle que nous allons aborder, était très difficile, mais qu'elle méritait qu'on la médite. Même si c'est malaisé. Et je crois même qu'il a dit « maladroitement ». Je revendique le droit d'être maladroit et malaisé. Parce que c'est vrai que ce que nous allons aborder est tellement grand et difficile, que c'est un peu écrasant, et, en plus, devant un auditoire comme le vôtre qui m'impressionne beaucoup.

Ceci dit, j'essaie de reprendre la question qui m'a été posée à propos de la culture, du savoir, etc.

C'est une question qui risque d'être souvent posée en termes d'opposition, ce qui est très fréquent chez l'homme d'Occident. On clive, on sépare : ou bien l'individu ou bien la société ; ou bien la foi ou bien la raison ; ou bien c'est la culture ou bien c'est quoi ? L'*en-amont* ? L'instinct ? La spontanéité ?

Je pense que ce qui est très important, c'est de voir le problème dans son unité. Il y a comme deux versants. Le versant « savoirs, sciences, capacités, compétences » avec ce que cela implique : la technicité. Je parlais tout à l'heure avec l'un d'entre vous qui est neurobiologiste. C'était très intéressant et ça montrait l'abîme de mon ignorance. Par exemple le rôle de l'école est incontestablement celui de donner aux élèves et aux étudiants quelque chose de l'ordre de la compétence, dans toute sorte de domaines. Et en même temps, il y a bien quelque chose qui est en amont des compétences particulières. On a du mal à l'exprimer. Je vais l'exprimer en termes délibérément simples : « *Qu'est-ce qui permet à un être humain de se supporter d'exister ?* »

Parce qu'après tout, moi, j'ai rencontré des gens qui étaient très compétents, même en philosophie, même en théologie... Et ils n'allaient pas bien ! Et par « *aller bien* », je n'entends pas seulement qu'ils avaient des problèmes de digestion. J'entends qu'ils étaient humainement dans une condition déplorable.

Qu'est-ce que nous devons transmettre, si possible ? Qu'est-ce que nous avons reçu ? Qu'est-ce que nous devons transmettre, par exemple, à des gens plus jeunes qui leur permet de tenir debout et de marcher dans l'existence sans se casser la figure ?

On peut dire que c'est « en amont ». Alors le « *en amont* » dont parlait Freud a bien un rapport avec ça. C'est-à-dire qu'une des questions très difficiles qu'on va rencontrer, c'est que ce qui permet à quelqu'un de tenir debout, ce n'est pas seulement qu'il ait fait de bonnes études.

Et, comme le rappelait Monsieur VANDENSCHRICK tout à l'heure — et là je cite un mot de Georges STEINER-, « *nous avons appris aussi que la culture ne protège pas de la barbarie* ». Il a évoqué ces gens des camps de concentration qui étaient cultivés, ces médecins tortionnaires qui étaient médicalement compétents. C'est le « *terrifiant* » que nous avons appris qui déconstruit — on aura l'occasion d'en parler — une idéologie ou un espoir. Le mot de Victor HUGO : « *ouvrir une école, c'est fermer une prison* », ce n'est pas faux ! Mais ce n'est pas absolument vrai ! Il y a des gens qui peuvent aller à l'école et ensuite

être des délinquants effrayants. Ou encore, c'est ce que j'évoquais tout à l'heure, je connais des gens qui sont sortis de grandes écoles en France et qui sont psychologiquement dans un état déplorable.

Qu'est-ce qu'il faut donner aux gens qui leur permettent primordialement de tenir le coup comme être humain ?

Cela a beaucoup de rapports avec l'inconscient dont parle Freud. Enfin, ça déborde, si vous voulez, la pure intellectualité. Mais ce n'est pas simple. Il ne suffit pas de faire une psychanalyse pour trouver ça ! C'est peut-être très difficile à préciser dans notre culture, cette raison-là. Est-ce la religion ? La philosophie ? L'éthique ? La culture familiale ?

Il me semble qu'un des problèmes majeurs aujourd'hui de l'enseignement et de l'éducation, c'est d'arriver à se situer par rapport à cela.

J'avais eu l'occasion, il y a quelque temps, de parler à une autre assemblée de « *Que faut-il transmettre aux enfants et aux jeunes ?* ». Et j'avais répondu brièvement : « *la vie* ».

Voilà ce qu'ils ont besoin qu'on leur donne ! Non, on ne leur donne pas parce que personne ne peut donner la vie à quelqu'un d'autre, même pas la mère à l'enfant, parce que la vie ne lui appartient pas. Mais que nous soyons des transmetteurs de vie ! La vie humaine, ce n'est pas simplement de manger, boire et dormir.

Comment est-ce qu'on peut transmettre la vie ? Je crois que c'est vous, tout à l'heure, qui évoquiez la parole inaugurale : « *Qu'est-ce qui doit être dit à l'être humain pour qu'il ne soit pas pris dans les mâchoires de la folie ou de la destruction ?* »

Grande question ! Mais, ce que je voudrais encore ajouter c'est que si, à partir de là, on se met à opposer systématiquement, je ne sais pas, la doctrine religieuse, le cœur ou l'instinct, l'inconscient, pourquoi pas, à la culture, au savoir, à l'intelligence on est dans une de ces problématiques désastreuses dont il faut sortir.

S'il y a quelque chose de cet ordre, c'est en amont de la culture, mais aussi dans la culture même. Ça ne doit pas s'opposer ! Je pense que, pour l'école, c'est une question justement capitale. D'une certaine manière, c'est à travers ce que vous pouvez enseigner que vous devez enseigner ce qui ne s'enseigne pas. Parce que, d'une certaine façon, ça ne s'enseigne pas ! Au sens banal de « *communiquer des savoirs que les autres ingurgitent* ».

Myriam TONUS : Dans une société de l'efficacité comme la nôtre où même dans le champ pédagogique, on est tenu à une forme de technicité, est-ce que ces questions qui touchent finalement au sens de la vie ne peuvent pas apparaître, et elles apparaissent effectivement à certaines ou à certains, comme un luxe ? Quelque chose qui vient s'ajouter si on a le temps, si on en a les moyens...

Maurice BELLET : J'ai fait des études de philosophie. Et j'ai commencé par un examen qui n'existe plus en France qui était le diplôme d'études supérieures. J'avais pris, comme sujet, un travail sur le livre « *L'action* » de Maurice BLONDEL. Je ne sais pas si ce nom vous dit quelque chose, mais il a été, en particulier pour la tradition catholique en France, un philosophe très important. Et son grand livre commence par cette phrase : « *Oui ou non, la vie humaine a-t-elle un sens ?* »

Alors, c'est une question très sérieuse, mais qui peut effectivement être entendue de façon équivoque. Parce qu'on vous rappellera que l'humanité est divisée en deux grandes catégories par une ligne qui sépare ceux du dessus et ceux du dessous. Pour cela il n'y a pas besoin de faire une interprétation marxiste, c'est beaucoup plus banal que ça.

Il y a ceux qui ont de quoi manger, de quoi dormir, de quoi s'habiller, de quoi être soignés, qui ont fait des études, etc. Enfin, qui ont de quoi vivre et qui, en particulier, ont cette chose irremplaçable dans notre monde : l'argent. Peut-être pas beaucoup, tout le monde n'est pas Bill Gates, mais enfin qui en ont assez pour, précisément, ne pas être démunis dans un de ces secteurs que je viens d'évoquer, y compris la culture. Et puis il y a ceux qui sont en dessous et à qui ça manque.

Alors, on peut penser que la question du sens de la vie, c'est la question que les premiers peuvent se poser parce que ça va, ils ont de quoi vivre. En plus, ils peuvent se demander à quoi ça sert de vivre. Ceux qui sont en dessous, ce n'est pas leur question. Leur question, eux, c'est vivre et même survivre.

Il y a une façon effectivement de poser les grandes questions qui doit être assez insupportable à ceux pour qui la question est : « *qu'est-ce que je vais manger ce soir ?* ». Ou même, et je pense à des gens que j'ai connus, que je connais : « *comment est-ce que je vais finir le mois parce qu'au vingtième jour du mois, il n'y a plus rien ?* »

Mais il y a aussi une autre séparation entre les humains. C'est quelque chose que j'ai perçu justement en écoutant des gens qui étaient tout à fait dans la première catégorie : des gens qui avaient le physique, la santé, la beauté, des gens intelligents, des gens qui avaient fait des études, qui avaient l'argent, qui appartenaient même, éventuellement, à des milieux très privilégiés et qui étaient dans des détresses innommables, bouffés vivants par la dépression, par la névrose, ou pire « *borderline* ». Vous savez des gens qui étaient dans un état psychique désastreux.

Dans un autre ordre d'idée, j'ai été très impressionné par ce qui nous a été présenté tout à l'heure, qui a ouvert la séance : ces SS qui écoutaient avec émotion « *la Passion selon Saint Mathieu* ». Qu'est-ce que c'est que ça ? La culture ne protège pas de la barbarie.

En revanche, je pense à cette femme qui est venue me voir un jour, travaillant à ATD Quart-Monde, et qui me disait qu'elle avait vécu pendant quelques mois avec un groupe de femmes prodigieusement démunies, vraiment misérables et que ces femmes lui avaient beaucoup appris sur ce qu'est la dignité humaine.

Alors, on peut se demander s'il n'y a pas là justement une question. La question ! Enfin, quelque chose qui est en amont de tout vraiment. Et qui concerne bien la vie. Pas le sens. Oui, on peut parler de sens de la vie et ce n'est pas qu'une question intellectuelle pour ceux qui ont le temps. Mais ici on revient à la question que j'ai posée tout à l'heure. Ce n'est pas évident d'être un être humain. Et je pense que les enfants consciemment ou subconsciemment le sentent. Peut-être plus aujourd'hui qu'à d'autres époques, dans le désarroi et la confusion où nous sommes et qu'on évoquait tout à l'heure. Comment est-ce qu'on fait pour tenir debout ? Comment est-ce qu'on peut être humain ? Comment est-ce qu'on peut éviter la destruction ?

En vérité, nous connaissons tous cette question-là, par nous-mêmes, éventuellement, même si nous l'avons bien résolue. Et puis, par la famille. Quand on écoute un peu les gens et qu'on voit ce qui se passe dans les familles, on est assez impressionné.

Enfin, ce qu'il y a de grave dans la condition humaine, c'est que ce n'est pas évident. Le chien obéit, si j'ose dire, à la « *canité* » : il sait, sans le savoir, ce qu'il a à faire pour être chien. L'homme, il faut qu'il l'apprenne ! Mais c'est vrai que n'est pas un « *savoir scolaire* », au sens malheureux du mot « *scolaire* ». C'est bien ça qui est en question.

Il y a des traditions ascétiques qui ont, entre autres à l'intérieur du christianisme, présenté le péril comme le bestial. Le danger pour nous autres, ce serait de nous conduire comme des bêtes. Pas du tout ! Bien sûr que ce danger a un rapport à ce qui est bestial en nous. Mais les bêtes sont ce qu'elles sont. Un tigre, ça dévore. Mais aucun tigre n'a organisé de camp de concentration !

Ce qui menace l'homme, c'est le démoniaque. Alors, j'ai l'air de jouer dans le tragique. Mais je pense qu'on est optimiste — c'est un mot que je n'aime pas beaucoup - on est positif quand, justement, par rapport à ces enjeux-là, on a confiance, on a une foi, un espoir et un amour... Parce que tout un aspect de notre société qui est séduisant et qui peut séduire beaucoup les jeunes est un formidable camouflage de ce que je suis en train d'évoquer. Ça se passerait comme si vivre c'était évident, il suffit d'avoir un portable, d'avoir la télé, d'acheter, d'avoir des sous...

Myriam Tonus : Et vous pensez vraiment que l'école peut apporter quelque chose dans ce chemin d'humanisation, dans cette tâche, ce devoir d'humaniser ?

Maurice Bellet : Je pense que l'école peut être un lieu privilégié pour ça, mais où se rencontrent des difficultés.

Je parle du cas français. Je suis Français, donc je ne porte pas du tout de jugement sur la situation belge, mais je pense qu'il y a, au moins en Europe occidentale, des analogies réelles entre les différents pays.

C'est une question aussi qui a aussi été soulevée tout à l'heure. Dans une certaine mesure l'école ne peut pas « ne pas être » un certain miroir de la société. On pourrait dire un peu durement pour l'école : « *L'école est un miroir de la société* ». Peut-être pas totalement, mais c'est presque fatal. Les enseignants baignent dans une ambiance et, en principe, les études ça prépare à la vie active. La vie active, ça sera quoi ?

Je pense qu'il y a un danger pour l'école, c'est d'être seulement le miroir de ce monde dont nous aurons l'occasion de dire les limites et les difficultés et, à ce moment-là, de manquer cette fonction d'humanisation. Et entre autres, à travers la dispersion des enseignements et la tendance actuelle générale - je le dis comme je l'éprouve — à une sorte d'affaissement de la pensée.

'Je me méfie quand je dis ça, parce qu'on a évoqué mon âge tout à l'heure avec gentillesse, mais quand même il est là ! Et je me suis fait la réflexion du vieux type : « *de mon temps...* », mais j'en parle à des gens plus jeunes qui me disent : « *c'est peut-être pas tout à fait faux* »...)

Ça donnerait un enseignement où on communique des techniques ou des contenus, on apprend des « *comment faire* ». Mais des « *comment faire* » limités à la productivité, au résultat et des contenus limités à « *Il faut savoir "ça" !* »

Alors qu'évidemment « *apprendre quelque chose aux gens* », c'est fondamentalement « *apprendre à apprendre* ». Ce qui est beaucoup plus important que les contenus, ce sont les méthodes.

Et, en amont des méthodes elles-mêmes, il y a les attitudes fondamentales comme le sens critique. Par exemple quelque chose qui est comme la fine pointe du sens critique qui est la capacité de la critique à se critiquer elle-même et à savoir que quand la critique devient dogmatique et sentencieuse, elle tombe dans ce qu'elle dénonce. D'autres attitudes : la plasticité de l'esprit, la souplesse de l'esprit, la communication avec d'autres disciplines, l'interdisciplinaire...

Et il y a même quelque chose de plus fort que ça, évoqué tout à l'heure. Où est-ce que, dans l'enseignement, l'élève, l'étudiant peut habiter cette région d'humanité qui précède toutes les autres ? Où, par exemple, se rencontrent de plein fouet, clairement et dans toute leur radicalité, les problèmes éthiques, le bien et le mal ?

Je crois que c'est ce global radical qui est en cause dans l'initiation des êtres humains. Je pense que l'école est un lieu privilégié pour cela, mais elle a à le conquérir et ce n'est pas évident que la société le lui donne. Ce que la société attend de l'école, je le vois en France assez souvent, c'est du rendement. Il faut que l'école produise. Qu'elle produise des gens qui, arrivant à la fin de leurs études, soient utilisables dans le contexte de la société actuelle dont nous aurons encore une fois, je pense, l'occasion de dire les limites redoutables.

Il y a, en France, en tout cas — et pas qu'en France, je pense — une conception productiviste de l'école. Vous êtes dans une industrie, dans une industrie qui doit donner des produits, des produits humains, vendables. Car quelle est la consigne qu'on donne aux jeunes cadres en quête d'emploi ? « *Sachez vous vendre !* »

Alors, il y a de mauvais esprit qui disent : « *c'est un peu ennuyeux parce que c'est la devise de la prostitution* » ! Il y a une réaction nécessaire de l'école par rapport à ça. Mais c'est difficile parce qu'en même temps, il est bien clair que vous devez préparer des gens à une vie active possible et réaliste.

L'école qui s'enfermerait sur elle-même en disant « *nous sommes loin des vicissitudes du monde contemporain. Nous, ce qui nous importe, c'est l'initiation éthique, spirituelle, philosophique. Et ce qui viendra après, ça ne nous intéresse pas !* », ça ne va pas. De sorte que vous risquez continuellement d'être assis entre deux chaises.

Alors, je dis ça d'autant plus librement que j'ai été moi-même enseignant longtemps dans le secondaire. J'ai été, pendant des années et des années prof de terminale et j'étais prof de philosophie. Je crois qu'en Belgique, il n'y a pas de cours de philosophie, donc je suis un cas particulier, en tant que Français.

Mais j'ai vécu ces problèmes-là, cette espèce d'écart qui, probablement, s'est beaucoup aggravé. Entre la vocation humaine de l'école qui est de former des hommes et la vocation « industrielle » de l'école qui est de produire des travailleurs et des consommateurs. Peut-être qu'à la vitesse où va le train, on irait davantage vers produire des consommateurs plutôt que des travailleurs !

Myriam Tonus : Quelle est la place de l'enfant dans le monde actuel et la manière dont l'enfant est perçu aujourd'hui et dont lui-même doit se percevoir ?

Maurice Bellet : Alors, ça ouvre la question de savoir comment l'enfant doit être accueilli et « traité », c'est un mot horrible, par les adultes. Il y a un double aspect. L'articulation entre ces deux aspects est une question assez forte.

Il y a un aspect qu'on pourrait dire celui de l'interdit — question sur laquelle nous reviendrons sans doute : la question de l'interdit et de l'ordre — parce qu'il faut bien que l'enfant entre dans un ordre d'humanité où il ne sera pas livré à ses envies sans aucune limite. Madame DOLTO a beaucoup travaillé la question, comme vous le savez, des castrations « symboligènes ». Le terme peut vous paraître un peu obscur. Je crois qu'en terme plus banal que ce qui est en cause c'est que, si l'enfant n'éprouve pas de privations, de frustrations, des refus de la mère, en particulier, il ne pourra pas vraiment entrer dans un ordre humain de parole, de reconnaissance d'autrui. Il sera, en quelque sorte, abandonné à la solitude de ses envies, d'un désir non structuré. C'est à devenir fou ! J'ai une amie qui est psychiatre et analyste, qui travaille dans un groupe dans lequel on s'occupe des enfants de moins de trois ans. Elle est convaincue, après expérience, que les choses décisives se jouent pour l'être humain avant 3 ans. Et avant 3 ans, ce qui est capital, c'est que, justement, il y ait pour l'enfant des limites. Que de temps en temps, ce soit dur. Si c'est mou, si ça s'enfonce tout le temps, il est perdu !

Mais, en même temps, il est tout à fait capital, et là ça touche la nature de l'interdit et de la limite, que ce soit par amour, que la mère soit comme ça ! Si vous voulez, le même geste qui fait que la mère qui projette hors d'elle-même son fils, se répète dans l'attitude de la mère qui lâche son enfant. Même si, pour l'enfant, c'est douloureux et difficile, il faut bien qu'il arrive à marcher tout seul. Et par marcher tout seul, j'entends la marche, mais beaucoup plus que la marche. En même temps, ce n'est pas du tout une contrainte disciplinaire aveugle. Le rôle de l'interdit, dans la formation de l'enfant, déjà dans le tout petit enfant, n'est pas de le brimer. Ça n'est pas la jouissance de pouvoir de l'adulte. Enfin, ça ne doit pas l'être ! D'une certaine façon, c'est un service, parce qu'il y a une loi de la loi elle-même, qui est exprimée très clairement dans l'Évangile : « *le sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat* ».

Alors quand les choses se passent bien, il y a un bon rapport entre ces deux aspects. C'est-à-dire qu'un amour profond, bienveillant, soutenu, indéfectible est non seulement compatible avec, mais soutient une attitude de fermeté qui en quelque sorte balise le chemin de l'enfant pour qu'il puisse avancer vers son âge d'homme.

Mais notre société a tendance à projeter sur l'enfant ce qui est son grand mythe. Le grand mythe de cette société, enfin sa limite mythologique, c'est « *tout est possible, tout est permis et tout de suite !* ». En vérité, si on impose ça aux enfants, on les met dans une contrainte insupportable. On les contraint à vivre selon un mode qui les déshumanise. Je ne dis pas qu'on en est là mais il y a une tendance très forte et très significative. Ce qu'on découvre de plus en plus, y compris pour la télé, la vidéo, c'est que l'enfant,

c'est un marché formidable. Il y a des débats maintenant pour savoir quelle doit être la télévision pour les enfants de moins de trois ans. C'est un marché formidable et parfaitement vulnérable. La publicité, pour faire vendre, sait qu'il faut s'attaquer aux enfants. Parce que les enfants vont tellement tanner leurs parents pour avoir ça ou ça, que les parents finiront, pour avoir la paix, par céder. Là, il y a quelque chose de tout à fait en dehors de la vérité.

C'est aussi un problème pour l'école. Dans quelle mesure et comment l'école doit-elle être ce lieu dans lequel on n'est pas dans cette facilité mensongère ? Où il y a une loi, où il y a des règles, où il y a des interdits. Et où il y a, parce que c'est peut-être ça la chose fondamentale, la chose dont les enfants ont tellement besoin, des hommes et des femmes. C'est-à-dire des êtres humains adultes qui tiennent debout. Le très grand danger aujourd'hui dans la société, pour beaucoup d'enfants, c'est qu'ils n'ont pas affaire, chez leurs parents ou chez leurs aînés, à des hommes et à des femmes, mais à d'autres enfants ! Il y a tout un aspect de cette société qui tend à infantiliser tout le monde. « *Tout est permis, tout est possible, tout de suite !* » La religion de cette société, qui s'étale en icône tout le long des stations de métro à Paris, c'est la pub. Alors, la situation de l'école est à la fois intéressante, privilégiée et très difficile parce que vous ne pouvez pas faire comme si les enfants n'étaient pas dans ce monde là. En même temps, s'il y a une fonction de l'école, c'est aussi qu'ils ne soient pas totalement dépendants de ce monde-là.

Myriam Tonus : Dans le cadre d'une société comme celle-là : de l'immédiateté, du désir affolé, du désir tout puissant, qu'est-ce que ça signifie d'essayer de trouver un chemin d'humanité ?

Maurice Bellet : Je vais prendre la question par un biais, parce que c'est une question gigantesque. Toute l'histoire de la philosophie et des religions peut y passer. Alors, je vais prendre un biais pour essayer de préciser ce qui peut être en jeu aujourd'hui.

Ce biais c'est la question de l'ordre et de la limite.

Il faut que l'être humain ait un chemin d'initiation. Et toutes les cultures ont connu ça sauf peut-être la nôtre, ce qui serait intéressant à réfléchir. Un chemin d'initiation qui permet à l'être humain de se construire justement, de tenir debout et de marcher, d'assumer sa condition et de connaître sa place. Très important ! J'ai un ami psychiatre, qui dirigeait un service psychiatrique pour adolescent, qui m'a beaucoup alerté sur la question de la place. Il faut qu'un être humain connaisse sa place. Celle-ci se définit par un certain nombre de relations : être le fils ou la fille de, le frère ou la sœur de, être parmi d'autres qui sont des égaux, être sous l'autorité d'un maître qui..., etc.

Être sans place, c'est terrifiant. Ça explique certains comportements que vous pouvez rencontrer. Si un enfant ou un adolescent a l'impression qu'il n'a pas de place dans sa classe parce que, par exemple, il réussit mal, il n'a pas de bonne note, les copains le méprisent, son milieu familial est tel qu'il se sent déplacé..., il sera insupportable. Pourquoi ? Parce qu'il ne lui reste qu'une place possible : le déviant !

L'une des choses qu'il faut souverainement éviter autant qu'on puisse, c'est qu'il y ait dans un groupe humain, par exemple dans une classe, quelqu'un ou quelques-uns, dont la seule place possible, soit d'être le déviant. Quand j'évoque la place, on pense toute de suite à une place sociale (les rapports avec les camarades, les enseignants, etc.). Mais il y a une place tout à fait fondamentale, c'est la place qu'on prend dans le monde en naissant. C'est la très grande difficulté de beaucoup d'êtres humains. J'ai entendu beaucoup de gens, au cours de ma vie, me raconter leur détresse. J'ai entendu des gens qu'on appelle névrosés. Ma situation est telle que j'ai entendu des gens qui étaient plus loin, des gens qui étaient même largués par la psychiatrie ou l'analyse, des gens incapables de faire une analyse, des gens délirants. Quelques fois, je me dis que le cœur de cette détresse, c'est la faute d'exister. C'est que les gens ont le sentiment que l'erreur irréparable, c'est d'être né. Ils ne devraient pas être là.

Alors si vous rencontrez, parmi vos élèves, des enfants qui sont habités par ce démon-là, faites très attention. C'est très difficile à réparer ! Ça ne donne aux gens que des solutions désespérantes.

Je me souviens de quelqu'un que je recevais et qui m'a sorti un jour, vous savez, une de ces phrases absurdes qui, lorsqu'on a l'oreille un petit peu avertie, vous mettent tout de suite en alerte. Il m'a dit : « *je ne me remets pas d'être né sans la mort* ». On a envie tout de suite de corriger : « *je ne me remets pas d'être né dans la mort* », bien sûr ! C'est-à-dire qu'il est né dans un milieu qui... Non ! « *d'être né sans la mort* ». Il avait eu trois frères, avant lui, mort-nés.

« *Je ne me remets pas d'être né sans la mort* ». C'est-à-dire que la seule vie qui lui paraissait possible, c'est d'être mort. Ce qui est infernal ! Alors, il était en enfer ! Cet homme vivait seul. Et il lui arrivait -il me racontait ça- quand il avait des choses à faire, de se mettre à hurler.

Ce sont des cas pathologiques rares. Oui ! Mais sans aller jusqu'à ces extrémités, on rencontre beaucoup de gens, quand on gratte un peu, quand on écoute ou qu'on les laisse parler, quand on est attentif, qui ne sont pas surs d'avoir raison d'être là.

Et vous savez que le premier amour qu'on peut donner aux êtres humains — ça, ça concerne les enseignants — c'est regarder quelqu'un, voir quelqu'un et l'entendre comme quelqu'un qui est là ! Voilà !

Alors quel chemin permet à l'être de se reconnaître dans sa place et dans sa place d'humanité ? C'est la grande question qu'on trouve au cœur des grandes traditions religieuses ou philosophiques : la voie. C'est curieux parce que la voie, c'est le « taoïsme », c'est le chemin du « bouddha ». Mais c'est aussi le mot qui servait aux premiers chrétiens pour désigner la foi chrétienne. C'étaient les disciples de la voie. Il faut entrer dans un ordre.

J'ai envie de parler de ce thème de l'ordre parce que cela concerne des problèmes qui finalement sont très concrets.

La voie, c'est d'entrer dans un ordre humain, dans un ordre d'humanité et ce qui va, entre autres, signifier cet ordre, c'est la limite. Alors, quand je dis le mot « ordre », ça sonne peut-être mal à vos oreilles. Parce que « ordre », on pense à « l'ordre établi », à « l'ordre moral », à « l'ordre nouveau » dont parlait le troisième Reich.

Mais si on prend le mot « ordre » au sens fort et noble, c'est quelque chose de tout à fait essentiel. Par exemple, un exemple d'ordre tout à fait majeur, c'est le langage. Parler français, c'est faire entrer sa parole dans un certain ordre de parole qui est la langue française. J'ai un ami, qui est sinologue et qui écrit et parle le chinois. Dès que l'on compare les deux langues, le français et le chinois, les surprises sont considérables.

Ce qui va caractériser l'ordre, c'est la limite. C'est-à-dire ce qui fait qu'on est à l'intérieur, dans un certain ensemble de vie, et qu'on est protégé de ce qui serait au-delà de la limite qui est la chute, la catastrophe.

Je ne vais pas faire une théorie trop longue de la limite. Celle à laquelle on pense le plus, mais ce n'est pas la seule, c'est quand même la limite éthique. Oui, le bien et le mal, ce qui est interdit et ce qui est permis, etc. Je répète ce que je disais tout à l'heure, le bon interdit donne le chemin, la limite donne la possibilité d'exister. Si, par exemple, on imagine une école où il n'y a aucune espèce de règle, aucune espèce de loi, n'importe qui fait n'importe quoi, les enfants n'arriveront jamais à la liberté. Parce qu'on ne peut être libre qu'à partir d'une certaine structuration intérieure.

Mais on sait bien que l'ordre — ce n'est pas un hasard si c'est un mot si malencontreux — ça peut être l'horreur. Il faut donc qu'on rencontre à ce moment-là deux questions : il faut que la limite soit bonne, que l'ordre soit justifié et il faut savoir ce que cela veut dire.

Ainsi, il y a deux degrés dans la transgression. Je parle de transgression dans l'ordre éthique : ce qui est permis de faire et ce qui n'est vraiment pas permis de faire comme du racket à l'école.

Il y a une transgression que l'ordre peut, si je puis dire, assumer, parce qu'on sait comment la réparer. Ceux qui la commettent savent que c'est une transgression. Bref, cela reste un lieu de parole et de réparation possible. Il y a des sanctions, des traitements. C'est la première limite !

Et puis, il y a une deuxième limite qui met l'ordre lui-même en péril. Et là on ne sait plus comment faire, on ne sait plus ce que c'est. Il n'y a plus de parole. On évoquait tout à l'heure les camps de concentration, il se trouve que je connais quelqu'un qui en est revenu, le Père Jacques SOMMET, jésuite. Lui a eu assez de force intérieure pour écrire au retour du camp, un article que j'ai relu récemment, qui est extraordinaire sur ce qu'a été cette expérience. En particulier, les trois jours de voyage entassés dans un wagon. Quand on a ouvert le wagon, plusieurs d'entre eux étaient morts et d'autres étaient fous. Lui, il est arrivé à traverser cela et à en parler. Beaucoup n'ont pas pu en parler ! Il y a même une histoire dont je ne sais pas si elle est exacte, mais elle est tellement significative que je vous l'évoque. Un déporté revient et il ne peut pas parler de ce qu'il a vécu. Il va voir un médecin et, là, il se laisse aller et il lui dit ce qu'il a vécu à Auschwitz. Vous savez quelle a été la réaction du médecin ? Le faire interner pour délire. Parce qu'il était évident qu'un peuple civilisé comme les Allemands ne pouvait pas avoir fait des choses pareilles et que ce malheureux avait donc perdu la tête. Il s'était borné à dire ce qui était arrivé.

Et nous sommes, nous, sous l'ombre de ce qui s'est passé. C'est-à-dire qu'il y a eu un passage au-delà de la deuxième limite. Le passage de la première limite, c'est l'erreur, le délit, le péché dans le monde chrétien. L'humanité est comme ça ! Mais ce que nous avons vu avec le nazisme, avec Pol Pot et avec le stalinisme, cela déconcerte même l'interprétation. Les marxistes ne savaient pas très bien comment se débrouiller avec le troisième Reich. Qu'est-ce que c'est que ça ? Même la psychanalyse. Qu'est-ce que c'est que ça ? Le monstrueux envahit l'humain. Nous sommes sous la dépendance de ce qui s'est passé là. Ça a des conséquences. Alors là vraiment, qu'est-ce qu'on va faire ?

Il y a trois possibilités.

La première possibilité, c'est le chaos. C'est-à-dire que le chemin s'effondre. Il n'y a plus de chemin d'humanité, il n'y a plus d'initiation, il n'y a plus rien, c'est le désastre absolu.

La deuxième possibilité, qui est terrible, c'est que l'ordre se reconstitue, mais dans le monstrueux. Il va apparaître un ordre qui, au lieu de réparer les choses, au lieu de revenir à une humanité possible, s'enfoncé dans cette folie. C'est l'histoire du troisième Reich. Ça nous est arrivé. L'ordre monstrueux !

Il y a une troisième hypothèse. C'est que cette crise grave de l'ordre soit l'occasion de l'avènement d'une nouvelle humanité. Et probablement que ce qu'a réussi le monde moderne en Occident, c'est de nous mettre dans ce genre de situation. Des mondes anciens étaient des mondes où l'ordre des choses était là et il ne se contestait que rarement et difficilement. Oui ! Je sais : la chute de l'Empire romain, Augustin et la cité de Dieu. Mais quand même, il y avait une certaine permanence. Et nous, nous sommes dans un univers, dans une réalité historique qui nous habite encore. Parce que ça aussi, on l'a évoqué tout à l'heure : qu'est-ce qu'on peut faire avec le passé ? Les jeunes peuvent avoir complètement oublié Hitler. Mais c'est un peu comme dans ces familles où l'arrière-arrière-grand-père a commis un inceste épouvantable avec sa fille et on n'en a jamais parlé. Personne n'en parle jamais, mais les effets descendent en cascade sur les générations suivantes. C'est la question de la situation qui est la nôtre.

Myriam Tonus :... Oui, mais justement où en sommes-nous ? Et surtout concrètement, quel est ce chemin que vous proposez ?

Maurice Bellet : Alors où en sommes-nous ? Je viens de l'évoquer. Nous sommes dans ce monde moderne d'Occident qui a connu et qui connaît encore un essor formidable. Je crois qu'on a du mal à réaliser à quel point l'humanité a été bouleversée. En particulier par l'avènement des sciences et tout ce qui a suivi. Il y a plus de différences entre moi et mon arrière grand-père qu'entre mon arrière grand-père et les paysans d'Égypte sous les pharaons, au moins sur le plan de la technique. Mon arrière grand-père, il grattait la terre comme les paysans d'avant Jésus-Christ. Et nous, nous sommes dans un monde qui est en perpétuelle explosion.

L'impression qu'on peut avoir c'est qu'il y avait un monde ancien où justement il y avait un grand « dit », une grande parole inaugurale : celle des anciens, de la tradition, des maîtres, des dieux, du Dieu. Et que cette grande parole gouvernait et commandait tout. Le « en-amont » évoqué précédemment. On savait où c'était. C'était dans l'église romane, dans le monastère, dans les cathédrales. Alors, bien sûr qu'il y avait des transgressions, qu'il y avait des cafouillages, qu'il y avait des hérésies, tout ce que vous voulez. Mais il y avait quand même cette structure-là.

Et nous, nous serions, nous sommes peut-être dans une grandissime explosion. Bien sûr, nous pouvons avoir beaucoup d'intérêts culturels pour les grands « dits » autrefois. On peut étudier l'art roman, l'art gothique, les évangiles, les targums, Platon... Tout ça, c'est très intéressant. Terrible catégorie, ça, par rapport à ce qu'on dit : « l'intéressant ». Parce que ce que nous évoquons en ce moment, ce n'est pas ce qui est dans la catégorie de « l'intéressant », c'est ce qui est dans la catégorie du « oui ou non ». On ne rigole plus du tout là ! Si, par exemple, des enfants ont perdu la perception de ce qui leur permet de se situer en humanité, hors des folies dérivantes, on est dans le terrifiant. Et vous en avez, sans doute, rencontré. Je pense que, justement, parmi les enfants ou les hommes, on en connaît qui sont dans la transgression. C'est éventuellement rattrapable. Et puis, on en rencontre parfois envers lesquels on a le sentiment — qu'il faut surmonter- que là, il n'y a rien à faire. Ils sont passés dans un autre ordre. Je pense à un cas que j'ai connu. Une amie enseignante était dans un lycée où ils avaient des enfants, des bons, des moins bons, des gosses qui avaient des problèmes... Il y en a un qui était un dealer, c'est-à-dire qu'il vendait de la drogue à ses petits copains. Il appartenait à un monde de la drogue. Alors là, les enseignants se sont sentis complètement démunis. Il a fallu l'exclure parce que, et c'est significatif justement, il n'y avait plus de parole possible. Vous pouvez trouver un gosse qui a beaucoup de problèmes, qui est insupportable, qui travaille mal, mais on peut lui parler. Et si on lui parle, même s'il réagit agressivement, même s'il boude, même s'il se tait, on sait qu'on reste dans un espace de parole où il y a des chances qu'il entende. Et on peut rencontrer des êtres humains, y compris jeunes, dont on a l'impression que la parole ne les atteint plus. Il n'y a pas de lieu de parole commune. Alors, il ne faut pas s'y résigner, mais il faut bien reconnaître que la situation est très dure.

Le monde de l'explosion : « *tout est possible, tout est permis* »... Il y a bien entendu des limites quand même ! Parce qu'une femme de 70 ans peut devenir enceinte, on peut trafiquer le corps humain, on peut aller dans la lune, mais enfin il y a des limites ! Mais on les dépassera et le mouvement, d'ailleurs, c'est de toujours dépasser. L'expansion n'est-ce pas ! Vous savez, on prend la température de la société tous les matins, c'est l'expansion ! « *Tout est possible, tout est permis !* » Ça, rend complètement dérisoire et cela défait ce que j'ai pu vous raconter. Qu'est-ce qu'il a celui-là à parler d'initiation, de problèmes fondamentaux, de quelque chose « en amont » ? Nous sommes débarrassés de tout ce fatras et ce qui nous importe aujourd'hui c'est d'entrer dans le grand jeu universel.

Je pense qu'on rencontre ça auprès des jeunes qui sont à cet égard, sans doute, le miroir des adultes. Nous sommes dans le monde du « jeu ». La bourse est un jeu. La circulation automobile, dans une large mesure, c'est un jeu. L'apparition et la multiplication des 4x4 au seul motif d'en avoir un, c'est un gros jouet. Je vois à Paris des 4x4 immatriculés à Paris ! Qu'est-ce que vous voulez faire d'un 4x4 dans les rues de Paris ? C'est un gros joujou ! On joue, on joue ! Et il suffit d'entrer dans les règles du jeu.

Mais si on dit ça, on risque de méconnaître quelque chose. C'est que la modernité juste en amont de nous, les siècles qui nous ont précédés, ce n'était pas du tout un monde sans ordre aucun. Il a même rêvé ce monde moderne, de créer l'ordre nouveau, sans faire allusion au triste troisième Reich. C'était un monde de la raison, c'était un monde d'une raison révolutionnaire. Il ne faut jamais méconnaître les révolutions. Ce ne sont pas des révoltes cafouilleuses, ce ne sont pas des contestataires qui brisent les vitres. La révolution, c'est une autre humanité qui veut s'imposer au titre de la raison : Robespierre et Lénine et Mao. Les résultats, ça, on peut en discuter. Mais la grande liberté ne se soutient dans le monde moderne que par une raison toute puissante. Et d'une certaine façon, même si ça met en cause le « dit » des anciens.

Alors la situation de la religion dans ce monde-là ? La Bible est la parole de Dieu. Quoi ? Parole de Dieu ? La parole inaugurale, c'est la parole que la science promet et qu'elle ne cesse de renouveler par son travail. Mais, c'est ça qui dans le monde que l'on peut qualifier de postmoderne risque d'être durement mis en cause.

À la grande époque des instituteurs en France, les instituteurs laïcs étaient une espèce de contre-clergé par rapport au clergé catholique. Les instituteurs commençaient chaque journée de classe par des préceptes moraux. Il y avait une éthique démocratique et laïque qui s'imposait avec force et vigueur.

Mais si le « dit » des anciens paraît ancien et si la puissance de la raison moderne, de cette raison sûre d'elle-même, sûre du progrès, sûre d'organiser une nouvelle humanité se défait, qu'est-ce qui reste ? Alors, tant pis, je le dis comme une question que je me pose et que je nous pose : est-ce qu'on ne va pas se trouver devant les deux perspectives que j'évoquais tout à l'heure et qui ont été terriblement illustrées par le troisième Reich ?

Le chaotique, c'est par exemple, des jeunes qui, comme on dit, n'ont pas de repères, qui n'ont pas de fixation. Il n'y a pas d'« en-amont », il n'y a pas quelque chose en amont d'eux et autour d'eux qui les soutient, qui les maintient dans un chemin où il y a des progrès possibles, où ils savent séparer ce qui est nuisible de ce qui est utile, ce qui est juste de ce qui est injuste, ce qui est censé de ce qui est fou. Ils ne savent plus. Est-ce qu'on ne va pas trouver des gens comme ça ?

Ou alors, l'ordre monstrueux. Et l'ordre monstrueux, à l'heure actuelle, il peut prendre deux formes. Et nous baignons là-dedans ! Ça peut être cet ordre mondial baptisé joyeusement « économie » et qui bien entendu n'est pas seulement les fonctionnements économiques. C'est beaucoup plus que ça ! C'est la conjonction étonnante entre un individualisme forcené et une discipline également forcenée. Vous savez, si on regarde de près la vie des gens telle qu'elle est vécue pour beaucoup, y compris pour des gens qui sont du bon côté de la fameuse ligne, on peut avoir l'impression qu'ils sont dans une discipline extrême. Mais avec quelque chose de menteur parce que ce qui constamment les occupe, les tire, les pousse, les contraint, c'est tellement souvent présenté sous le mode de « *vous allez vous faire plaisir* ». Jean-Claude GUILLEBAUD a écrit un livre sur cela qui s'appelle « *La tyrannie du plaisir* ».

Ça peut donner cet ordre monstrueux qui est à la fois, par exemple, dominé par une technologie qui a sa rationalité propre et qui est implacable et puis qui, en même temps, est dans une confusion humaine complète.

Ou alors, on voit reparaître, ressurgir quelque chose qui prétend répéter ce qui a été le « dit » ancien, la grande vérité qui est dans les écritures – enfin, ça dépend des écritures – et qui s'impose absolument et qui nous délivre enfin de toute cette confusion, de tout ce chaos.

En Europe, enfin en France, en Belgique aussi je pense, cette tendance-là n'est pas trop sensible. Mais quand on voit ce qui se passe dans l'Islam ou chez les fondamentalistes américains, excusez-moi, mais ça fait froid dans le dos ! Devant la menace du chaotique, il y a cette tendance de reconstruire, à toutes forces, l'ordre ancien. Mais bien entendu c'est du bidon, c'est une reconstitution artificielle. L'Évangile à ses débuts – c'est FESTUGIÈRE qui dit ça dans un de ces textes- a été perçu, par exemple par les esclaves de l'Antiquité, comme une libération formidable, précisément parce que l'Évangile était dans l'axe de ce que j'évoquais tout à l'heure. Il disait à l'esclave : « *tu es digne d'exister !* ». Alors que l'esclave, dans l'Antiquité, était un peu comme le juif pour le nazi : rien, un objet, on peut le tuer, on peut le vendre. Et tout d'un coup, on disait à l'esclave : « *Homme ou femme, tu es fils de Dieu, tu es fille de Dieu. Ta dignité fondamentale est aussi grande que celle de l'Empereur* ». Révolution, révolution... Mais aujourd'hui, le fondamentalisme américain, pour ce que j'en sais, je ne le connais pas bien, ce fondamentalisme américain, c'est une espèce de raidissement sur une religion à la fois figée et explosive. Vous savez qu'ils réussissent en Chine et en Algérie. Il faut le faire !

On est dans cette situation-là.

Parlons du rôle de l'école, parce que c'est évidemment votre question.

La première chose, j'ose le dire, c'est que nous soyons au clair avec cette situation. Parce qu'il y a un danger pour l'enseignant, je crois — je rappelle que j'ai été moi-même enseignant —, c'est de se défausser là-dessus. C'est : « *qu'est-ce que c'est que ces questions-là ? Laissons ça aux philosophes, aux politiques, au Pape, s'il a envie d'en parler...* » « *Mais enfin, excusez-moi, moi, j'enseigne les mathématiques, j'enseigne la biologie, j'enseigne l'histoire... et puis je ne vais pas m'occuper de tout ça. Je suis dans la belle neutralité du savoir* ». Alors entre nous, s'il y a quelque chose que le 20e siècle nous a appris, c'est que la neutralité du savoir, et bien vous repasserez ! Quand on prend vraiment l'ensemble de notre situation, quand on a le courage nécessaire — et pour l'éducation, je pense qu'à un moment, ce courage est nécessaire — d'envisager l'être humain comme être humain et pas simplement telle ou telle spécialité, on ne peut pas faire l'impasse là-dessus.

Alors, la question très intéressante sera de savoir comment des enseignants peuvent se débrouiller avec ça.

Je pense que la première chose, c'est ce que Freud disait à propos de la psychanalyse : la question de la psychanalyse, c'est que c'est l'analyse d'un analyste. L'enseignant doit se poser comme première question : où est-ce qu'il en est comme être humain par rapport à ce qui est en cause dans l'éducation ou l'initiation des humains. J'ai envie de dire cette chose énorme : si vous êtes avec vous-mêmes, si nous sommes avec nous-mêmes, dans une attitude suffisamment forte et suffisamment juste, ne vous inquiétez pas, ça passera. Mais si ça n'est pas le cas, ce qui passera, c'est votre désarroi !

Myriam Tonus : ... et d'autres conditions que celles-là ?

Maurice Bellet : ah mais, alors j'ai affaire à beaucoup de choses...

Myriam Tonus : ...nous arrivons progressivement à la fin de l'entretien, on vous écouterait des heures...

Maurice Bellet : Ça viendra peut-être dans le débat, mais je ne vais pas entrer ici dans l'immense travail que ça annonce parce que c'est vous qui avez cité tout à l'heure une phrase que je cite volontiers. C'est à propos de religion : « *nous sommes dans une tradition sclérosée, il faut revenir au commencement et il faut tout repenser* ». Alors, vous dites « *Ah ! Qui est-ce qui a dit ça ? C'est un contestataire, un marginal, un catho mécontent ?* » Non ! C'est le Pape Paul VI à la fin du concile. Texte ! C'est dans les mémoires du Cardinal CONGAR : « *... il faut tout repenser* ». Mais tout repenser, c'est un sacré travail. Alors, on ne va pas le faire dans le quart d'heure qui suit. Ce qu'on peut au moins d'essayer d'évoquer, c'est l'attitude telle que je la perçois. Mais alors, plus que jamais, j'ai envie d'évoquer ici les trois « P » qui caractérisent ce que je peux dire. Les trois « P », c'est « provisoire », « partiel », « partial », soumis au débat et à la contestation.

J'énoncerai si vous voulez quatre aspects.

Le premier aspect, c'est le courage d'assumer la situation telle qu'elle est. J'ai essayé de l'évoquer devant vous, de la décrire sommairement. On peut la décrire autrement, mais, de toute façon, il y a une gravité de cette situation qui est au fond la gravité de la condition humaine. Parce que, vous savez, à l'époque d'Augustin, de la chute de l'Empire romain, au moment de la Réforme et des guerres de religion, ce n'était peut-être pas tellement plus facile qu'aujourd'hui. Il faut avoir le courage d'assumer cette situation et, en particulier, de nous rendre compte que socialement, au niveau de la société, et peut-être au niveau personnel, nous ne sommes plus protégés ni par la religion, ni par l'idéologie. Parce que je pense qu'à l'heure actuelle, même les gens qui sont croyants, qui sont chrétiens, s'ils sont assez lucides, ils se rendent compte que leur foi chrétienne n'est pas la protection contre les questions que je viens de poser, que c'est plutôt le lieu où elles se posent avec une acuité encore beaucoup plus grande. L'image qui me vient, vous savez à propos de l'esprit sectaire, c'est Tchernobyl. C'est-à-dire une nappe de ciment au dessus d'un machin en fusion extrêmement dangereux qu'on ne maîtrise pas du tout et qui est incontrôlable. C'est pourquoi — rappelez-vous ça parce que ça peut rendre service pour comprendre

certaines personnes — le cœur de l'intégrisme et de l'esprit dur et sectaire, c'est l'angoisse. Ce n'est pas du tout la certitude, c'est l'angoisse. Alors, avoir le courage d'affronter ça, de savoir que peut-être nous devons, plus qu'à d'autres époques, affronter ce qui fait le cœur de la condition humaine : la nécessité d'assumer et de traverser l'angoisse, le désir, dans un espace qui est ouvert de tous les côtés et qui est menaçant.

Le deuxième point sur lequel il faudrait parler c'est : sur quoi peut-on prendre appui ? Alors d'un mot, il faut bien qu'on puisse prendre appui sur quelque chose. Vous savez, il y a des gens qui sont relativistes. Vous êtes relativistes avec Auschwitz ? Vous êtes relativiste si vous apprenez que votre petite fille a été embarquée par des gens qui l'ont vendue dans un réseau de prostitution en Asie ? Il y a un moment où on n'est pas relativiste. Il y a un moment où on arrive au mur. Très important de savoir à quel moment on n'est plus du tout dans le relatif. Là, on touche à l'absolu. Mais c'est un très gros problème.

Alors, j'énonce seulement les deux autres aspects.

Comment se pose aujourd'hui la question de l'ordre et la limite ? Il y a, à la fois, la nécessité de quelque chose de très ouvert pour faire le dialogue et, en même temps, quelque chose de très rigoureux justement sur ce qui est tout à fait essentiel.

Et enfin l'initiation : qu'est-ce que peut être aujourd'hui la structure de l'initiation ? Moi, je m'en suis occupé pour les adultes de ces années-ci. Pour des jeunes, je ne sais pas ce que ça pourrait exactement donner. Mais comment est-ce qu'on peut aujourd'hui trouver un chemin d'initiation qui tienne compte de ce que j'ai raconté ? Qui ne soit pas, par exemple, une formation éthique, morale ou religieuse ou autre ? C'est : « *tout le chemin est tracé d'avance, ils n'ont qu'à suivre le cours et puis prendre des notes* ». Ou bien alors, car l'autre tradition a existé y compris dans la catéchèse : « *qu'est-ce que vous pensez, chers jeunes de tel ou tel problème ?* » Pourquoi pas ? C'est très bien de les écouter ! Mais si vous n'avez rien à dire, c'est une mauvaise transposition de l'attitude psychanalytique ! C'est la minute de vérité, quand on est, à quelque titre que ce soit, enseignant et qu'on touche aux choses essentielles. Qu'est-ce que vous avez à dire et de tel qu'à l'entendre, je peux vivre ? Si vous n'avez rien à dire, vous pouvez être un technicien qui apprend à des gens comment on se sert de telle ou de telle méthode. Mais par rapport à l'enjeu dont je vous parle, vous êtes hors jeu ! Et ce que vous avez à dire, c'est évidemment quelque chose que vous vous dites à vous-même, comme ce sans quoi vous ne pourriez pas subsister. Quelle est la chose, enfin qui n'est pas une chose, à laquelle vous ne renoncerez jamais ? C'est ça qui est au cœur de ce que vous pouvez dire. Et de se dire que chez les autres, on n'atteint pas tel ou tel secteur de leur expérience, mais leur humanité...